

## L'EMPEREUR CHARLES.

(Bruxelles-Mons.)

Trois personnages dans les annales de la Belgique ont le privilège d'intéresser à un très-haut degré le peuple, qui vit pour ainsi dire avec leur souvenir et qui ne peut faire un seul pas sans rappeler quelque trait de leur vie. Ce sont: Jules César, Charles V., et Marie-Thérèse.

Demandez à un bon villageois qu'il vous raconte un ancien événement: Quand cela a-t-il eu lieu? Il est certain qu'il vous répondra: Du temps de Jules César, ou de l'empereur Charles ou lorsque Marie Thérèse vivait.

De telles réponses prouvent combien ces êtres ont frappé l'imagination du peuple.

César, héros puissant qui vit encore dans nos légendes et dans un grand nombre de nos ruines; Marie-Thérèse douce et excellente femme, véritable mère de son peuple dont les vieillards ne parlent qu'en versant des larmes. A ses côtés apparaît l'empereur Charles. Le peuple regarde l'une avec un saint respect comme une madonne; il révère dans l'autre le bon père de famille qui réunit à la fois les qualités d'un héros, d'un prince, et d'un homme véritablement populaire. Il ne méprisait point la société des paysans et des bourgeois, et se mêlait souvent à eux; quelquefois même il donnait sujet à des incidents si comiques qu'on aurait peine à les croire, s'ils n'étaient consacrés par la naïve tradition populaire, tradition qui nous a fait connaître également l'histoire de ce célèbre et ancien bourgeois de Bruxelles dont nous avons déjà fait mention.

Nous avons sur la vie de Charles V. un recueil de traits curieux et amusants, qui est devenu un véritable livre du peuple; il n'est point de paysan qui n'en possède un exemplaire. Outre cela il existe encore une foule de légendes sur Charles et chaque ville, chaque village a les siennes. —

L'empereur habitait depuis longtemps Bruxelles; il se promenait souvent dans les rues et sur la place, il causait familièrement avec chacun et avait une bonne parole pour tout le monde.

Un jour, c'était celui de saint Martin, il vit dans la matinée une femme, qui achetait au marché une oie magnifique. Ce bel animal plut à l'empereur, l'eau lui en vint à la bouche et désirant vivement en goûter, il suivit la femme et la vit descendre dans une cave qui portait pour enseigne un vieux soulier.

Cela suffit à l'empereur.

Le soir arrivé, il endossa un vieil habit, mit une paire de souliers déchirés et dans cet accoutrement, alla frapper à la porte du savetier.

Le bon homme vint ouvrir et demanda ce qu'on lui voulait si tard.

Hélas maître, répondit Charles, je ne puis faire un pas de plus, tant mes souliers sont en mauvais état. Voudriez-vous y faire un point?

Tu arrives trop tard pour cela l'ami, répondit le savetier. J'ai mis l'ouvrage de côté, ma femme a déjà couvert la table et nous nous préparons à manger l'oie de St. Martin. Je ne puis donc plus m'occuper à recoudre des souliers.

Cela me fait de la peine, répondit l'empereur, mais puisqu'il en est ainsi, patience. Mais vous avez là une oie qui ferait honneur à la table impériale. Voyons, je veux vous faire une proposition; donnez-moi un petit morceau de cette bête, et je paie une couple de pots de vin; je vous assure que nous nous amuserons très-bien.

Cela va, s'écria le savetier. Quand tu parles ainsi, je suis ton homme, mais rapetasser des souliers maintenant! néant, je n'en ferai rien.

L'empereur donna l'argent, la savetière alla chercher le vin, et Charles prit place à la table de ces bonnes gens et s'y amusa jusque bien avant dans la nuit.

„Si vous voulez coucher avec nous, dit l'artisan, vous le pouvez. Je vous préparerai un lit où vous dormirez mieux que l'empereur. Dieu le conserve!“

„Non, je vous remercie,“ répondit l'empereur „j'ai mon logis. Demain vous me ferez mes souliers.“

„Cela va sans dire,“ répondit le savetier „et je ne compterai rien pour cela, les petits services entretiennent l'amitié.“

Ils se séparèrent gaiement, et l'empereur regagna son palais.

Le lendemain matin de bonne heure, le savetier fut mandé à la cour.

„Dieu, femme, qu'est-ce que cela veut dire?“ s'écria-t-il. „Je n'ai, Dieu merci, fait de tort à personne.“

„Aussi n'avez-vous rien à craindre,“ répondit la femme, et le savetier ayant endossé son habit de dimanche se rendit en toute hâte au palais. On l'introduisit dans une magnifique salle, toute resplendissante d'or et d'argent. Comme il regardait toutes ces merveilles, dans l'étonnement et la crainte, l'empereur richement vêtu entra tenant à la main la paire de vieux souliers.

„Tu m'as promis hier de raccommoder mes souliers ce matin,“ dit l'empereur. „Prends-les.“

„Ah! mon Dieu“ begaya le savetier, „mon seigneur — mon empereur — ne le prenez pas de mauvaise part, je vous en prie.“

«Dieu m'en préserve,» répondit Charles en souriant, «ce sont là de ces petits services qui entretiennent l'amitié. Maintenant demande moi une grâce, je te l'accorderai.»

«Une grâce mon Empereur?» dit le savetier, «j'ai de quoi vivre, Dieu merci, je ne demande rien de plus, mais daignez faire à mon corps de métier l'honneur insigne de permettre que ses armoiries portent une botte surmontée d'une couronne impériale. Ce serait pour moi le comble du bonheur.»

«Soit» répondit Charles «ce voeu sera réalisé, entre temps, prends ces souliers, et salue ta femme de ma part.»

«Grand merci, mon seigneur,» dit le savetier en prenant les souliers et en saluant profondément.

Ma foi, pensa-t-il lorsqu'il fut près de chez-lui, des souliers aussi lourds n'ont encore jamais passé par mon alène. Mais en visitant l'intérieur des souliers, il trouva dans chaque bout un rouleau d'or, de sorte que notre savetier devint un homme riche.

Depuis cette aventure, on voit figurer une botte couronnée dans les armes de la communauté des bottiers. —

Une autre fois, Charles rencontra un paysan qui menait un cochon au marché. L'animal s'étant arrêté, ne bougeait point d'un pas, quoique le paysan le frappât sans pitié pour le faire avancer. Plusieurs personnes de la cour, qui accompagnaient l'Empereur crièrent à ce rustre de cesser ces mauvais traitements.

Donnez-moi donc un conseil pour le faire avancer, dit le paysan.

Je m'en vais t'en donner un dit Charles. Tire la bête par la queue et pousse-la en avant, cela ira.

Le rustaud suivit le conseil, et l'animal avança. Otant aussitôt son bonnet, il dit à l'Empereur:

Merci, mon cher monsieur. On voit bien que vous avez souvent à faire à des cochons.

Les gens de la suite firent une singulière grimace à ces paroles, mais l'Empereur rit aux éclats et on passa outre. —

Un jour l'empereur Charles V. était attendu à Gand. Dans les rues se pressait une foule immense; les magistrats en grand costume attendaient à la place du Vendredi.

Vers midi un paysan travaillait à son champ, au bord de la chaussée qui mène à la porte de l'Empereur. Tout-à-coup un cavalier parut et lui demanda la route qui conduisait à Gand.

Vous y êtes monsieur, répondit le paysan. Suivez la tout droit et vous ne tarderez pas à apercevoir la ville. Pourquoi sonne-t-on ainsi demanda le cavalier; n'est-ce point la cloche Roland?

Où, répondit le paysan maintenant ce n'est que le Roland, mais bientôt vous entendrez toutes les cloches de la ville, car l'Empereur arrive aujourd'hui. Ah que je voudrais y aller, cela doit être bien beau!

Qu'est-ce qui t'empêche d'y venir? demanda le cavalier. Mets-toi derrière moi sur mon cheval, et galopons ensemble.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois, il prit

son élan, et sauta derrière le cavalier. Ils entrèrent bientôt dans la ville; les rues aboutissant à la porte étaient tranquilles, la foule s'était portée vers la rue des champs, le marché aux grains, la monnaie, et la place du vendredi.

Le cavalier pressait le pas; le paysan lui avait passé les bras autour du corps et le tenait étroitement serré. Lorsqu'ils parurent dans la rue des champs, les cris de: Vive l'Empereur! retentirent de tous côtés.

Comment dit le paysan? L'Empereur y est-il déjà. Où est-il donc?

Tu le tiens embrassé, répondit le cavalier, mais le paysan n'ayant pas bien compris, renouvela sa question:

Où est donc l'Empereur?

Arrivés sur la place du vendredi le magistrat s'approcha, et salua le cavalier en l'appelant sire.

Aussitôt le paysan épouvanté saute à bas du cheval et se jetant à genoux:

Ah! que Votre Majesté me pardonne s'écria-t-il; qu'elle me laisse vivre, je jure que je ne la connaissais point!

L'Empereur sourit, et jeta sa bourse au pauvre diable en lui faisant un gracieux salut. —

La ville d'Audenaerde a des lunettes dans ses armoiries; en voici la raison:

Charles V. devait faire son entrée à Audenaerde. Les rues étaient pavoisées et tous les habitants étaient sur pieds attendant avec impatience les coups des canons qui braqués à la porte de la ville, devaient annoncer l'arrivée de l'Empereur. Le bourgmestre s'était retiré dans une

chambre pratiquée à la porte, pour l'attendre et il buvait bravement, pour bien se disposer à prononcer son discours.

Tout-à-coup un cri retentit bien avant dans la ville:

Vive l'Empereur! Vive l'Empereur!

Qu'est-ce que cela? s'écria le bourgmestre, en mettant sa barette, et descendant précipitamment l'escalier, il court à toutes jambes jusqu'au marché où l'Empereur en grand costume se dirigeait déjà vers l'hôtel de ville.

Place, place, s'écrie le bourgmestre en renversant tout ce qui s'oppose à son passage. Il arrive tout essouffé auprès de l'Empereur et commence en balbutiant son discours:

Très puissant empereur. — Vu que notre bonne ville d'Audenaerde — Votre majesté . . . . .

D'où viens-tu donc? demanda l'empereur en l'interrompant. Hélas! sire j'attendais votre majesté à la porte d'entrée, veuillez m'excuser.

J'ai passé devant votre nez répondit l'Empereur.

Sire, veuillez m'excuser, ma vue n'est pas très-bonne, dit bégayant le bourgmestre.

En ce cas, dit Charles, je veux ajouter une paire de lunettes aux armoiries de votre ville, afin de vous rappeler que vous devez vous en mettre sur le nez toutes les fois que vous attendrez votre empereur.

Depuis lors une paire de lunettes figure dans les armoiries d'Audenaerde. —

Un jour l'Empereur s'était égaré à la chasse dans le pays wallon. Après avoir longtemps cherché son chemin

l'autement, il se trouva en face d'une misérable cabane de marchand de balais. Il frappa à la porte et l'homme vint ouvrir.

Il commence déjà à faire noir, lui dit l'Empereur, et je ne puis retrouver mon chemin. J'ai faim et je meurs de fatigue, pouvez-vous m'accorder l'hospitalité pour cette nuit?

De tout mon cœur, monsieur, répondit le pauvre homme en introduisant l'Empereur. Aussitôt il approcha une chaise de lâtre, et Charles s'y plaça après s'être débarrassé de son attirail de chasse. La femme couvrit la table, y mit du pain et du lait, et Charles se mit à manger.

N'as-tu pas une bouchée de viande l'ami, dit-il un instant après. Cela me ferait du bien, car j'ai besoin de forces.

A ces mots le paysan rougit jusqu'aux oreilles et regarda sa femme qui rougissait de même.

Hé bien qu'en penses-tu femme? dit-il.

Ma foi, je n'en sais rien, répondit la femme.

Je pense que oui, dit tout bas le paysan à l'oreille de sa femme, ce monsieur a l'air comme il faut, il ne nous trahira point.

Hé bien! si tu le penses ainsi, soit.

Ecoutez, monsieur, dit le paysan, je veux vous donner un bon morceau à manger, à condition que vous ne me déniez point à l'Empereur, car je serais sévèrement puni.

Ah, je n'y pense nullement, répondit Charles. Comment voulez-vous que je vous dénonce, cela m'est en vérité impossible, parole d'honneur.

Alors je vous dirai, que j'ai tiré il y a huit jours, un cerf magnifique — mais encore une fois n'en dites rien à l'Empereur, car. . . .

Pas le moindre mot! dit Charles.

Aujourd'hui, ma femme a rôti le premier quartier et il en reste encore un fort beau morceau qui vous suffirait pour trois jours; mais si je savais que cela dût être redit à l'Empereur. . . . .

Dieu merci, je sais me taire, répondit Charles.

Donnez-moi donc la main pour gage. Charles le fit.

Maintenant, un homme d'honneur n'ayant qu'une parole, je compte sur vous, et vous serez servi. Femme rechauffe le rôti et apporte-le ici. Un cerf de plus ou de moins qu'est-ce que cela fait à l'Empereur? Qu'en pensez-vous?

Et fut-ce même dix cerfs, s'écria Charles, est-ce que l'Empereur s'occupe de ces bagatelles?

La femme rechauffa le rôti et Charles en mangea un morceau avec délice. Après quoi le marchand de balais lui prépara un lit, la femme y étendit des draps propres et Charles y passa la nuit mieux que dans son palais. Le matin après avoir déjeuné, il serra la main de ses hôtes en y glissant une pièce d'or et prit congé de ces braves gens leur promettant encore bien de ne rien dire du rôti de cerf. Il suivit le chemin que le paysan lui avait indiqué et ne tarda pas d'arriver à Namur qu'il habitait alors.

Vers midi, un garde de l'Empereur frappa à la porte du

marchand de balais et lui ordonna de le suivre à la cour. Femme, s'écria le pauvre homme, nous sommes trahis, le coquin n'a pas tenu parole. Je n'en vais chez l'Empereur, mais si je retrouve mon traître, je lui tords le cou, le mauvais drôle qu'il est. Aurait-on jamais cru cela!

Dépêche-toi, dit le garde, je n'ai pas de temps à perdre et l'Empereur n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Un petit instant, je ne puis pas me présenter ainsi devant Sa Majesté, s'écria le paysan en mettant ses habits de dimanche; il suivit alors le soldat, après avoir dit en pleurant adieu à sa femme.

Hélas! nous ne nous reverrons plus, disait celle-ci.

Si ce n'est dans cette vie, ce sera dans l'autre, répondait le pauvre homme en s'essuyant les yeux.

Arrivé au palais, on l'introduisit dans un beau salon; bientôt, l'Empereur parut.

Ah! vous voilà, s'écria le paysan en lui montrant le poing. J'aurais dû vous fermer la porte au nez, lorsque vous êtes venu. Maintenant tout est trahi, je suis pris, et Dieu sait. . . .

Je n'ai rien dit à l'Empereur, répondit Charles.

Pourquoi n'aurait-on fait venir ici? Vos mensonges ne servent à rien.

Au même instant un page entra dans l'appartement, plia le genou devant l'Empereur et lui remit une lettre. Pendant qu'il la lisait le paysan s'approcha du page et lui dit à l'oreille:

Comment s'appelle celui à qui tu as remis la lettre?

C'est l'Empereur Charles V., répondit le page en ouvrant la porte pour partir.

Ah! sire! s'écria le malheureux en tombant à genoux. Pardonnez-moi, et songez que j'ai encore une femme.

Charles le releva en souriant et lui dit:

Ecoute, tu m'as très-bien reçu, je t'en remercie; je veux t'accorder une grâce, que désires-tu?

Je ne demande qu'une chose de votre majesté, c'est qu'il me soit permis de prendre librement dans la forêt le bois dont j'ai besoin pour mes balais.

Tu le peux, répondit Charles. Retourne à l'instant chez toi et reviens demain avec une bonne provision de balais que tu vendras dans mon château: Tu feras beaucoup d'argent; je prétends que tu ne les vendes pas moins d'une pistole la pièce.

Ayant remercié de tout son cœur l'Empereur, le paysan courut à toutes jambes jusque chez lui. Sa femme le reçut avec de grandes démonstrations de joie et ils se mirent à faire des balais jusqu'à l'aurore, et les ayant chargés sur une charrette, ils prirent le chemin du château.

Aussitôt que Charles V. vit la charrette, il ordonna à tous les gens de sa cour de se présenter devant lui un balai à la main, et chacun dut se le procurer chez le paysan. Les pistoles tombaient comme la grêle dans les poches du paysan, et il quitta le château très-riche.

Depuis lors, en Belgique tous les marchands de balais ont la permission de couper du petit bois dans les forêts du pays.



*Illustration de la gravure sur bois.*

# LÉGENDES

ET

## TRADITIONS DE LA BELGIQUE

TRADUITES LIBREMENT

DU TEXTE ALLEMAND

DE

MARIE DE PLOENNIES

PAR

LOUIS PIRÉ.

*Avec une gravure sur bois.*

---

Cologne, 1848.

F. C. Eisen,

libraire-éditeur, magasin de livres et d'estampes.

Rue Frédéric-Guillaume N<sup>o</sup>. 2 —.

# Table des matières.

	Page
<b>Herbesthal - Liège.</b>	
Réginald de Fauquemont .....	1
Montjardin .....	16
Les trois ondines (Jupille) .....	20
<b>Liège.</b>	
Saint Georges à la porte du ciel .....	23
<b>Liège - Louvain.</b>	
Trazegnies .....	24
<b>Louvain.</b>	
La danse des chats .....	31
La nonne .....	36
<b>Malines.</b>	
L'incendie de la tour de Malines .....	39
<b>Anvers.</b>	
Anvers .....	43
Germain le couvreur .....	45
La cathédrale d'Anvers .....	58
<b>Malines - Gand.</b>	
Le cheval Bayard (Termonde) .....	71



VI	page
La viande de porc défendue (Zéls).....	75
Les deux bosses (Wetteren).....	77
<b>Gand.</b>	
La béguine.....	83
Le dragon du beffroi.....	86
<b>Bruges.</b>	
La chapelle du St. Sépulcre.....	92
Le perruquier et son valet.....	96
<b>Bruges-Ostende.</b>	
Le comte Baudoin (Wynendaet).....	102
Sainte Dieudonné, la Geneviève des Flandres.....	117
Les nains (Furnes).....	147
<b>Ostende.</b>	
Les deux pêcheurs.....	159
<b>Gand-Courtray.</b>	
Liederic de Buck (Hacriebeck).....	167
L'arbre et le petit oiseau (Moorseele).....	185
<b>Malines-Bruxelles.</b>	
Ruse de femme (Vilvorde).....	187
<b>Bruxelles.</b>	
La veillée des dames.....	197
Le Brutus bruxellois.....	199
Manneken-pis.....	204
Le message des anges.....	212
Le tilleul à Assches en Brabant.....	215
La reine païenne.....	219
<b>Bruxelles-Mons.</b>	
L'Empereur Charles.....	222
Le carnaval à Grammont.....	234

	VII
	page
<b>Mons.</b>	
Le combat du dragon.....	238
<b>Mons-Namur.</b>	
Jean de Nivelles.....	241
<b>Namur-Dinant.</b>	
Bouillon.....	244
<b>La vallée de la Meuse.</b>	
Dinant et les Dinantais.....	251
I. Comment un cheval de Dinant avala un disque en or.	
II. Combien les nuits sont longues à Namur.	
Les trois dames de Crèvecoeur (Bouvignes).....	257
La Sarthe (Huy).....	259
Kruisfeld et l'abbaye Val-notre-Dame.....	263
Chokier.....	266